



« Ah! Monsieur l'Anglais, se disait l'éléphant,
« Tu pourrais bien, me semble, à cette demoiselle,
« En t'montrant pour un' fois un tant soit peu galant,
« Par ce soleil, offrir moitié de ton ombrelle !



« Puisque ça n'paraît pas te venir à l'esprit,
« C'est moi qui vais alors me charger de l'affaire. »
Ce pensant, à l'Anglais, de sa trompe il ravit
L'ombrelle, et vous voyez la tête d'l'insulaire !

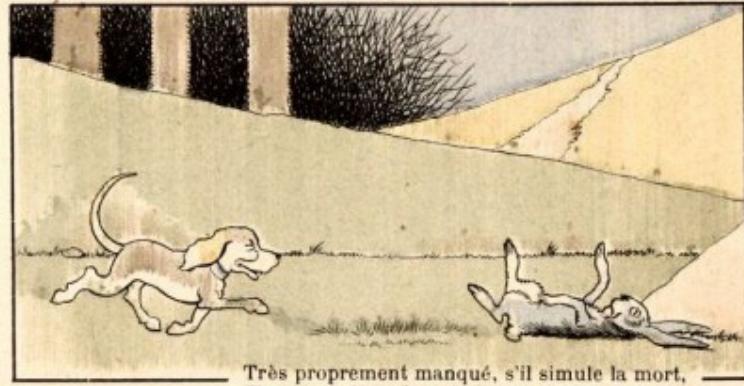


Puis d'un geste, à la fois aimable et gracieux,
Il la présente à la demoiselle ébahie,
En donnant de la sorte, à l'Anglais furieux,
Un' leçon d'politesse et de galanterie.

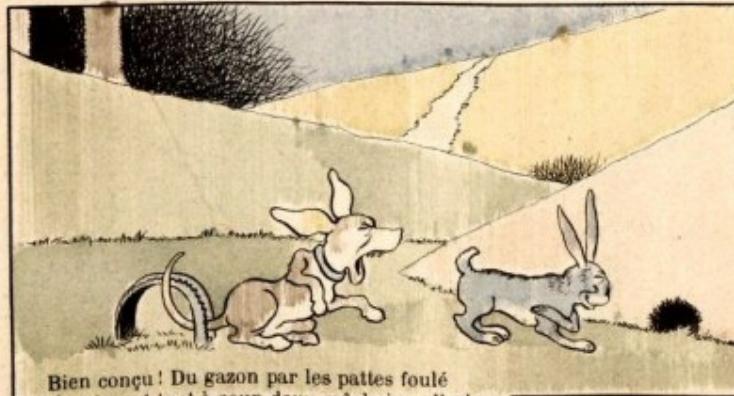


Pan, Pan! « Ah, je crois qu'il en tient...
Médor, cours après, mon bon chien ! »

Au détour du chemin, caché sous l'herbe, un piège,
Que le lapin connaît, explique son manège.

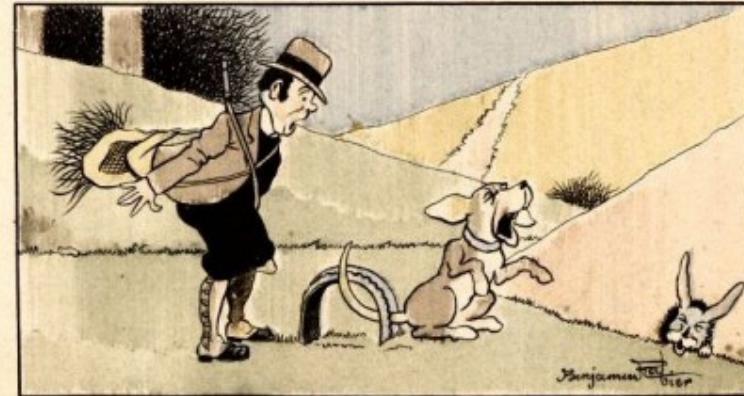


Très proprement manqué, s'il simule la mort,
C'est pour être placé de façon que Médor,
En venant le happen, joyeux, plein d'allégresse,
Rencontre sous ses pas cette touffe traitresse.

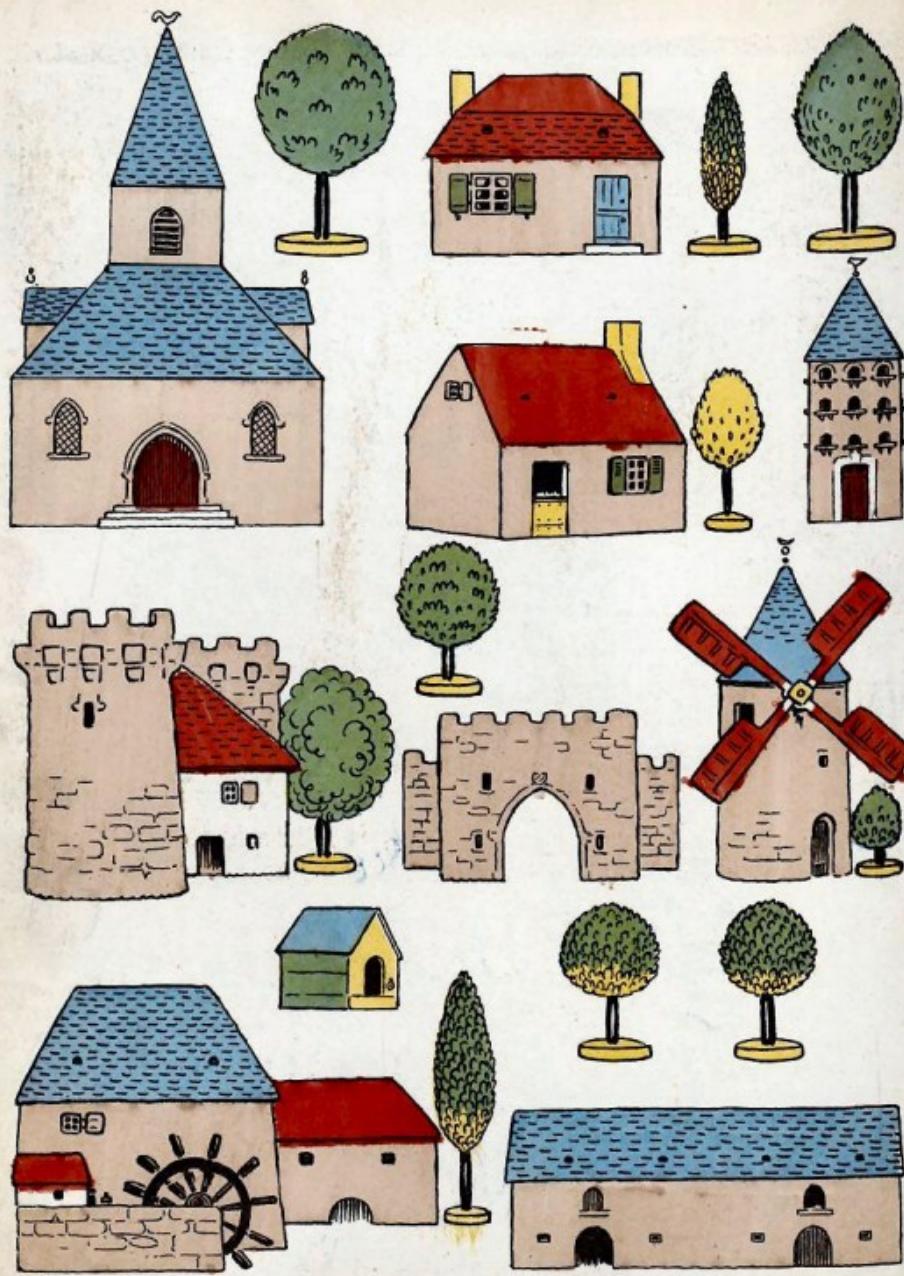


Bien conçu ! Du gazon par les pattes foulé
Surgissent tout-à-coup deux mâchoires d'acier,
Et... vous voyez quelqu'un qui n'est pas à la noce !
Le lapin se relève et s'en paie une bosse.

Puis, d'un geste ironique, au stupéfait Médor
Adressant un adieu, s'éclipse le faux mort.

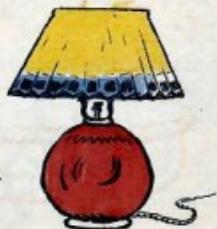
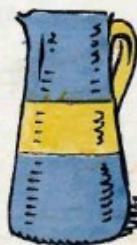
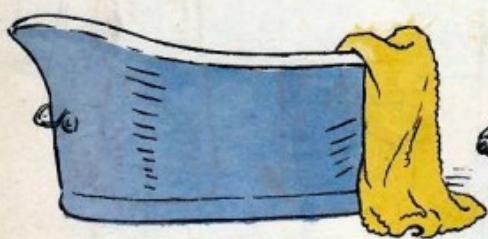
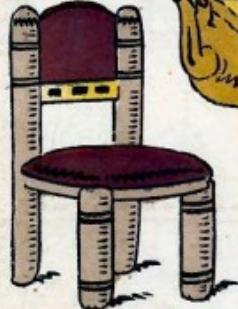
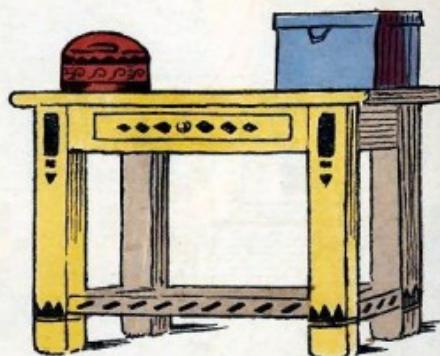
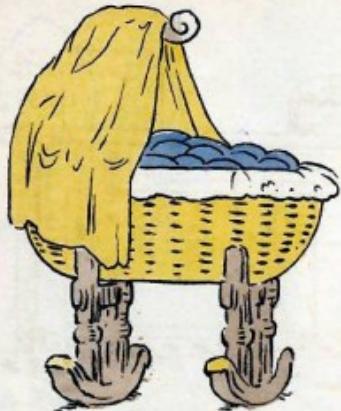


Enfin, gagnant son trou, le voici qui s'apprête
Du maître survenant à se payer la tête.

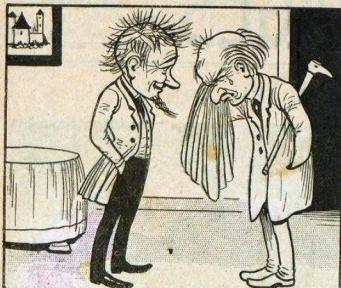










LA PILULE HILARANTE (*Suite*)

A quelques jours de là, un de ses vieux amis, M. Versatile, vint le trouver pour lui faire part de la mort de sa femme à laquelle, disait-il, il ne pourrait jamais survivre.



« Cette fois encore, se dit M. Codex, ma pilule me paraît d'une grande utilité. » Et il en mit une dans le verre de son inconsolable ami...



... qui, à peine la dernière gorgée avalée, commençait à se déridier un peu.



Un quart d'heure après, il s'en allait en chantant et gambadant jusque dans la rue où Codex le suivit des yeux.



Son inconsolable douleur était tellement oubliée que, rencontrant Mlle Zéphyrine qui se rendait chez son frère, il lui demanda immédiatement sa main.

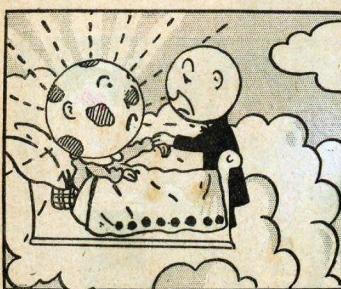


* Sapristi, se dit Codex, si elle allait consentir, mes pilules seraient vraiment merveilleuses. Me rendre gai, apprivoiser Jaquot, consoler un veuf et marier ma sœur, ce serait trop beau, je n'ose y croire.

*Et dans le prochain numéro,
Nous reverrons notre héros.*

G.R.L.

LES TACHES DU SOLEIL



Il y a bien longtemps de cela, M. Soleil se réveilla un matin avec quelques petites taches sur la figure. Il fit venir aussitôt son médecin, M. Jupiter, qui lui ordonna une purge.



Mais M. Soleil trouva la potion si mauvaise qu'il refusa de la prendre, malgré les supplications de sa fiancée, Mlle Lune, et de ses petites cousines les sœurs Etoiles. Agacé, il lança la bouteille dans l'espace...



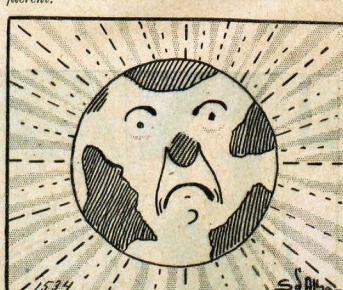
... et alla même jusqu'à envoyer à son médecin un de ces coups dont seul il a le secret et qui sont connus sous le nom de *coups de soleil*. Mlle Lune, effrayée, se cacha derrière un nuage et les étoiles fléteront.



Cependant, les taches ne faisaient que grandir et M. Soleil commençait à regretter de n'avoir pas suivi l'ordonnance du docteur Jupiter, d'autant plus que Mlle Lune refusait obstinément de l'épouser tant qu'il serait dans cet état.



Mais il était trop tard, rien n'y fit, pas plus la purgue que la benzine et autres ingrédients. M. Soleil, complètement découragé, ne trouva plus de consolation que dans le sommeil. Certains jours, il se lève très tard, d'autres fois il reste au lit toute la journée...



... et il arrive même qu'il ne se fait pas voir pendant plusieurs jours de suite. Ah ! M. Soleil est bien puni de ne pas avoir avalé sa purge. Il a, maintenant, la figure couverte de taches énormes qui ne disparaîtront jamais !

CONSTRUCTION : FORT DE SABLE

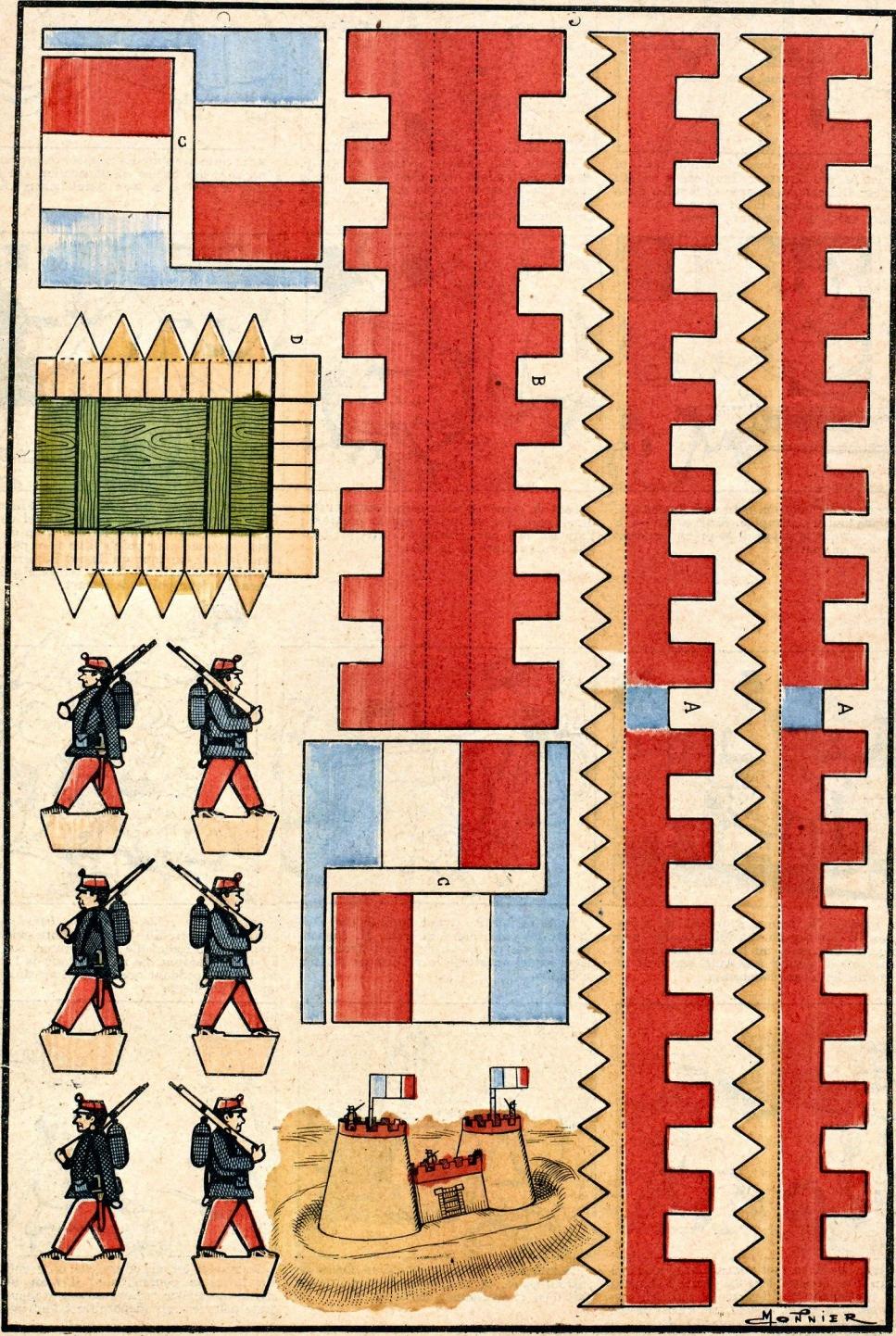
Voici une petite construction qui sera très facile à exécuter, surtout pour ceux de nos lecteurs qui iront passer leurs vacances au bord de la mer. Ils sont d'obtenir un joli succès auprès de leurs amis de la plage. — Faites deux pâtes de sable, distants l'un de l'autre de la longueur de la pièce B.

Au sommet de chaque pâté et tout autour, enfoncez délicatement une des bandes A : enfoncez le côté des pointes, jusqu'à la ligne pointillée.

Sur chaque tour ainsi formée, enfoncez au centre un des drapeaux C. Chacun des drapeaux est formé de deux pièces collées dos à dos. Entre les deux forts, placez la pièce B qui les reliera. Cette pièce sera d'abord pliée à angle droit aux lignes pointillées ; les crénels seront en l'Elle sera légèrement enfouie dans l'une et l'autre tour. — Sous cette pièce B, et entre les deux tours, garnissez de sable pour faire une sorte de muraille. (Vo le petit dessin représentant le fort terminé.) Dans cette muraille de sable, enfoncez les pointes de la porte D rabattues en arrière à angle droit.

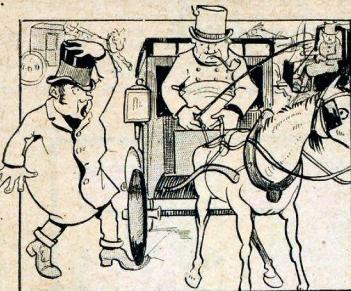
Collez les soldats dos à dos pour en former trois ; placez-en un sur chaque tour, et le troisième sur le chemin crénelé reliant entre elles les deux tours. Enfoncez la base des deux premiers dans le sable ; pour le troisième, il faudra faire une légère entaille dans la pièce B.

Creusez autour du fort, et rejetez le sable comme vous le voyez sur le dessin, pour faire les remparts.

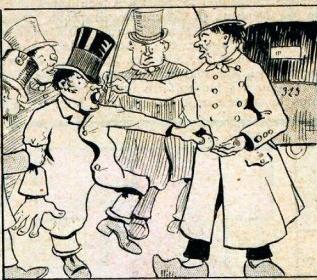


Monnier

MONSIEUR PIGEONVOLLE EN VOYAGE



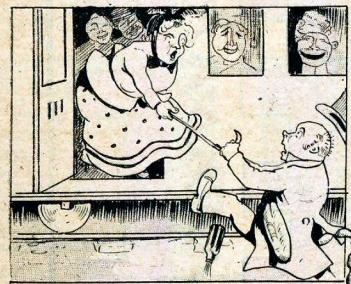
M. Pigeonvolle, ancien chef de bureau retraité du ministère des Travaux Inutiles, a résolu d'aller l'été à la campagne avec sa famille. Tous les préparatifs terminés, il fait signe à un fiacre qui passe, suivi de plusieurs autres.



Aussitôt cinq cochers arrivent au galop, chacun prétendant que c'est à lui que le signe s'adressait et appuie ses dires de rai-sonnements si frappants que M. Pigeonvolle leur donne à chacun trente sous.



Mais cette aventure l'a dégoûté des voitures en général et des fiacres en particulier. On décide d'aller à pied à la gare Saint-Lazare, lieu de départ.



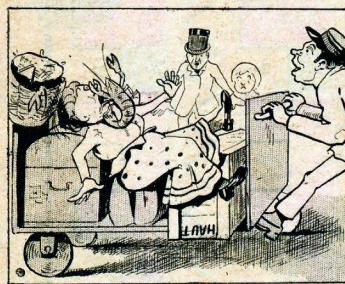
Ce moyen de locomotion, pour être hygiénique, n'en est pas moins peu rapide. Aussi arrivés à la gare, ils n'ont que le temps de se précipiter dans le train déjà en marche.



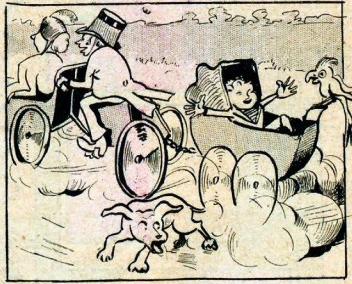
Tant de peine est donc enfin récompensée, M. Pigeonvolle ne quitte pas la portière ; l'air est déjà pur, affirme-t-il, on voit bien que l'on s'éloigne de la ville.



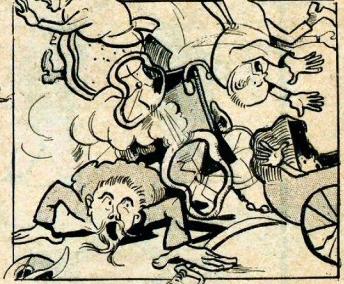
Soudain, arrêt du train. « Saint-Lazare !... Tout le monde descend ! » crie le chef de gare. M. Pigeonvolle se donne un bon coup de poing dans l'estomac pour voir s'il ne rêve pas ; mais non. On leur explique qu'ils ont fait erreur : ils ont pris le chemin de fer de ceinture qui les a ramenés à leur point de départ.



Mme Pigeonvolle trouve à propos de s'évanouir, on la met sur un chariot pèle-mêle avec les bagages. En route, un homard lui pince le nez pour voir ce qu'il y a dedans, excellent remède contre les évanouissements.



Toute la famille ayant juré de ne plus mettre les pieds dans un train, M. Pigeonvolle achète un quadricycle à pétrole derrière lequel on attelle la voiture de Pigeonvolle fils.



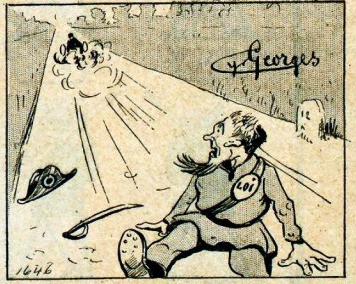
Soudain, la route se trouve barrée par un garde champêtre qui veut leur faire modérer la vitesse. M. Pigeonvolle veut arrêter, mais il en a oublié le moyen. Le représentant de l'autorité est culbuté pendant que toute la mécanique fait un saut périlleux.



Monsieur se relève tout contusionné, madame sort d'un fossé boueux, leur fils pleure à chaudes larmes. Cependant M. Pigeonvolle réfléchit que son cas est très grave, il voudrait bien fuir les rigueurs de la loi, mais comment ? toutes ses roues sont en morceaux !

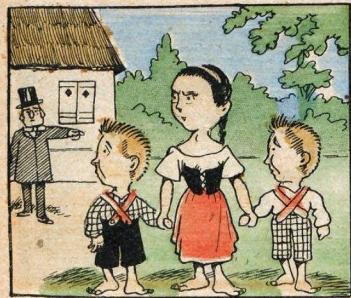


Heureusement, il avise à côté un champ de citrouilles et, en homme ingénieux, il a tôt fait d'en confectionner des roues.

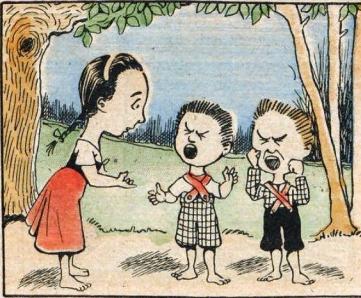


Le moteur est mis en marche, et les voilà partis sur la route poussiéreuse ; il était temps, le garde champêtre revient de son évanouissement juste pour les voir disparaître à l'horizon.

LES DENTELLES DU BOIS-FLEURI



Paulette et ses deux petits frères sont chassés par les hommes de loi de la misérable mesure ou vient de mourir leur mère, ne laissant que des dettes. Tout va être vendu et les trois enfants n'ont plus un sou. Le cœur bien gros, ils cheminent en se trottant par...



... la main, sans savoir ce qu'ils vont devenir. Après plusieurs heures de marche, tandis qu'ils traversent une épaisse forêt, les deux petits frères de Paulette se mettent à pleurer, réclamant du pain.

La fillette est désespérée de voir ses frères...



... souffrir de la faim et ne sait comment les consoler. Tout à coup, apercevant à terre un crochet et une pelote de fil : « — Nous sommes sauvés, s'écrie-t-elle, je vais faire de la dentelle que je vendrai pour acheter de quoi manger. »

Et, résolument, Paulette se met au travail...



... mais elle ignore tout du métier de dentellière et, malgré son courage et son ardeur, elle n'obtient aucun résultat. Complètement découragée, la fillette pleure à chaudes larmes, lorsqu'elle aperçoit devant elle une bonne fée...



... qui lui demande la cause de son chagrin. Paulette lui raconte ses malheurs et lui dit qu'elle veut travailler pour venir en aide à ses deux jeunes frères. « — Je sais, lui dit la fée, que tu es une bonne petite fille, honnête et courageuse...



... et je veux te récompenser de tes bonnes intentions. Cette forêt est remplie de toiles d'araignées, chaque fois que tu en apercevras, tu diras : « Bonne fée des Bois fleuris, venez à mon secours. » Et sur ces derniers mots, la fée disparut.



Paulette se remit en route avec ses deux frères et, devant la première toile qu'elle aperçut, elle prononça la phrase fatidique. Aussitôt des quantités d'araignées s'abattirent sur les fils et en formèrent de superbes dentelles...



... que les trois enfants détachèrent des arbres et plieront soigneusement. Puis ils s'empresseront d'aller les vendre, ce qui leur permit de manger à leur faim. Tous les jours, ils revenaient au Bois-fleurir, faisaient une ample moisson de dentelles...



... et le soir ils retournaient à la ville, où les riches châtelaines leur payaient un bon prix la récolte de la journée. Mais leur manège avait été remarqué par Jean Lacogne, un mauvais sujet brutal et paresseux...



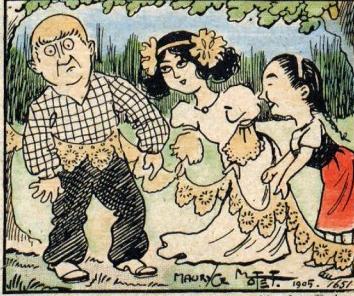
... qui, un jour, suivit Paulette au Bois-fleurir. La petite fille quand elle l'aperçut eut peur et voulut se sauver, mais Lacogne la menaça de la battre, elle ne prononçait pas les mots qui devaient faire apparaître les dentelles dont il voulait profiter à son tour.

Paulette fut donc obligée d'invoquer la bonne fée, comme elle en avait l'habitude.



L'effet ne se fit pas attendre, mais les dentelles, au lieu de rester accrochées aux arbres, s'enroulèrent autour du corps de Jean Lacogne, qui fut bientôt pris dans un réseau tellement serré qu'il ne put se dégager.

Alors il supplia Paulette de le délivrer de ses liens, lui jurant de ne plus jamais la menacer.



A ce moment apparut la bonne fée des Bois-fleuris, qui après avoir dégagé Lacogne, lui dit : « Je veux bien, pour cette fois, te rendre ta liberté, mais si jamais tu recommences, tu resteras prisonnier dans la forêt. Ces dentelles sont pour Paulette qui est douce et travailleuse, tandis que toi, brutal et paresseux, tu ne mérites aucune pitié. »

Le Génie: AUGUSTE LAURENT.

La Science en Famille⁽¹⁾

Le calcul rapide

Tout le monde a entendu parler du fameux calculateur Inaudi, qui fait mentalement les opérations les plus compliquées. Sur les foires, on voit aussi des calculateurs faisant rapidement des multiplications et posant d'un seul coup le produit total, sans inscrire les produits partiels. Ces tours de mémoire excitent toujours la curiosité et intriguent au plus haut degré les personnes non versées dans les mathématiques.

Nous allons indiquer à nos jeunes lecteurs le moyen de passer pour un calculateur prodige. Les explications sont plus longues que l'opération elle-même. Il faut s'exercer à plusieurs reprises, mais une fois qu'on connaît la méthode, on arrive très aisément à faire des multiplications compliquées, d'une manière rapide et sûre.

EXEMPLE : Soit à multiplier 4 632 par 425, on pose comme d'habitude 425 sous 4 632, mais au lieu de faire les produits partiels, on procède de la manière suivante :

$$\begin{array}{r} 4 \ 6 \ 3 \ 2 \\ \times 4 \ 2 \ 5 \end{array}$$

1^{re} Opération, unités : On multiplie 5 par 2 égale 10; on pose 0 sous la barre et on retient mentalement **1**. (Pour la facilité de notre démonstration, nous inscrirons les produits partiels *au-dessus* du multiplicande.

$$\begin{array}{r} & 10 \\ 4 \ 6 \ 3 \ 2 & \\ \times 4 \ 2 \ 5 & \\ \hline & 0 \end{array}$$

2^e Opération, dizaines : On multiplie 5 par 3 = 15, puis 2 par 2 = 4, on additionne les deux produits et la retenue précédente (1) soit : $15 + 4 + 1 = 20$, on pose 0 au produit et on retient mentalement **2**.

$$\begin{array}{r} & 15 \ 4 \\ 4 \ 6 \ 3 \ 2 & \\ \times 4 \ 2 \ 5 & \\ \hline & 0 \ 0 \end{array}$$

3^e Opération, centaines : On multiplie 4 par 2 = 8, 2 par 3 = 6, 5 par 6 = 30, on additionne ces 3 produits, plus la retenue précédente (2) soit : $8 + 6 + 30 + 2 = 46$, on pose 6 au produit et on retient mentalement **4**.

$$\begin{array}{r} & 30 \ 6 \ 8 \\ 4 \ 6 \ 3 \ 2 & \\ \hline & \end{array}$$

partiels au fur et à mesure qu'on les calcule. Il faut s'exercer sur de petites opérations avant d'entreprendre de grandes multiplications. En tout cas voilà le principe, à vous d'en tirer parti, pour émerveiller vos professeurs et vos parents.

Pour faire grossir les œufs.

On prend deux œufs ordinaires, on en met un pendant quelques instants dans de l'acide chlorhydrique étendu de son volume d'eau. La coquille de l'œuf, formée de carbonate de chaux, ne tarde pas à se dissoudre. On retire l'œuf et on le dépose dans un bocal plein d'eau pure avec celui qui avait été mis de côté. L'œuf ayant été trempé dans



l'acide ne tarde pas à grossir, et, au bout de quelques heures, il acquiert le double du volume d'un œuf ordinaire. Celui qu'on a mis dans l'eau sert justement de terme de comparaison.

C'est l'eau qui pénètre par la coque dans l'œuf qui le fait gonfler et augmenter ainsi de volume. C'est là une démonstration évidente et intéressante des phénomènes connus en physique sous le nom d'osmose.

LE GAMIN DE PARIS (Fin)



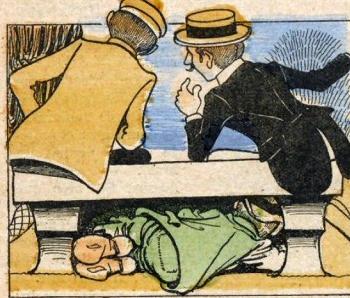
C'est miss Barnett qui vient de reconnaître son élève descendant de l'arbre. Elle devient pourpre : « — Qui vous a mis dans cet état ? » Le vicomte Paul a peur et abandonne son ami : « — C'est lui, dit-il. » « — Quoi, s'écrie la miss courrouée, c'est ce petite vaurien ? » Mais Néresse l'arrête : « T'en as un œil ! dit-il.



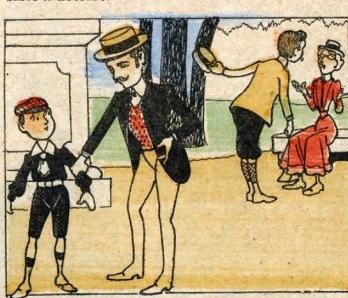
L'Anglaise est suffoquée. « — Vô êtes une petit va-nu-pieds. » « — Des insultes ! Si vous n'étiez pas une femme, je vous donnerais la fessée. » « — Petite voyou. » « — Des gros mots ! Miss, vous allez faire rouvrir Edouard VII ; je ne cause pas avec des gens mal élevés et dédaigneux. » Il s'en va, laissant la miss dans un état impossible à décrire.



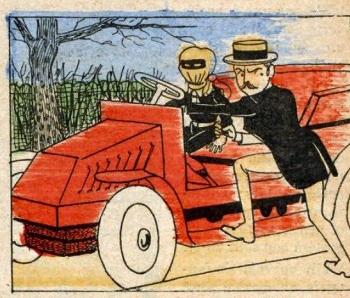
« — C'est égal, dit Néresse, est-il bête ce Paul de se laisser conduire par une femme. Enfin de tout ça ne vaut pas un bon petit somme. » Et, comme il fait chaud, il s'étale sous un banc de pierre, mais il ne peut arriver à dormir.



En effet, deux hommes viennent de s'asseoir sur le banc et causent tout bas. « — L'auto est prête ? dit l'un. » « — Oui, elle est là au coin. » « — C'est bien, agissons. Toi, charge-toi de la miss, cause-lui anglais. Pendant ce temps, j'élève le petit, je le conduis en lieu sûr et le cache. Dès lors, quand le vieux mourra, je serai seul héritier. »



Alors Néresse aperçoit l'un des hommes se diriger vers la gouvernante du petit Paul. L'Anglaise, heureuse d'entendre parler sa langue, le overhears. L'autre inconnu va vers le petit Paul. « — Bonjour cousin », dit celui-ci. « — Viens chercher des gâteaux. » L'Anglaise ne va rien. « — Eh ! mais, s'écrie Néresse, faut pas laisser faire ces deux filous. »



En effet, l'inconnu sort du square avec le jeune vicomte, lui achète un gâteau et, en même temps, le dirige doucement vers l'auto. Soudain, il se précipite sur lui, le bâillonne avec un masque de chauffeur et le place sur le siège de la voiture où il monte lui-même. Une seconde après, l'auto se mettait en marche à la plus grande vitesse.



Mais, à ce moment, un gamin s'est élancé et s'accroche à l'arrière du véhicule : « — Dés qu'il se mette à courrir, cri un agent. » « — Va donc, eh cafard ! répond Néresse. Mais le chauffeur a entendu, il se lève, « — Si je descends, pense Néresse, Paul est à jamais perdu. Il faut agir. » Il sort alors son canif.



Ce qu'il veut faire pour lui coûter la vie, mais il n'hésite pas. Il donne un coup de couteau dans le pneu qui éclate. L'enfant est projeté en l'air, mais, grâce à une pirouette savante, il retombe sur le sol sans aucun mal. L'auto est forcée de s'arrêter.



L'agent s'élance sur Néresse ; mais celui-ci, en quelques mots, le met au courant de l'histoire. Tout à coup, un cri retentit. C'est miss Barnett qui s'est aperçue de la disparition de son élève. Elle court comme une folle. A sa vue, le chauffeur descend de voiture et se sauve, poursuivi par l'agent.



On pense la joie de la miss de retrouver le vicomte sain et sauf. Dès qu'elle l'a délivré, celui-ci s'écrie : « — C'est Néresse qui m'a sauvé ! » « — Quoi ! dit l'Anglaise, c'est cette petite... Ah ! merci, petite garçon. Comment vô appelez, vô aurez grande récompense. »

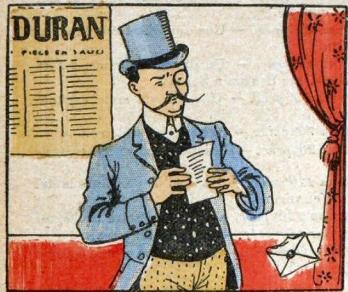


Mais Néresse se tord de rire. A ce moment il flacque, il s'élance dessus en sifflotant la Polka des English, et l'Anglaise ne peut s'empêcher d'admirer cet enfant si espiaque, mais qui bon et si désintéressé. « — Aoh ! dit-elle, il n'y a que Paris qui ait des enfants pareils. »

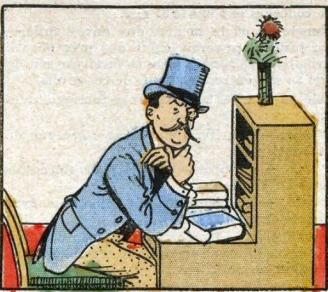


Le grand-père de Paul fit faire des recherches et retrouva le petit Néresse, qui était orphelin et vivait chez une tante chargée de famille. Il le prit chez lui et l'éleva avec son petit-fils. Les deux enfants devinrent des amis inséparables. Miss Barnett eut alors deux élèves et, quand Néresse la faisait trop enrager, elle savait faire cesser ses espiègleries en faisant appel à son bon cœur.

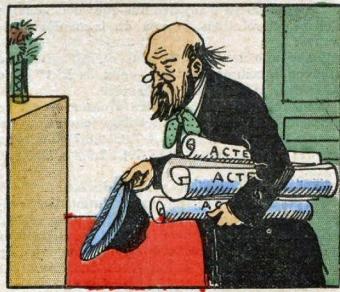
UN AUTEUR RECOMMANDÉ



Le directeur du théâtre des *Fantaisies-Parisiennes* est très ennuyé. La duchesse de Zed, chez laquelle il est fréquemment invité à dîner, lui écrit pour lui recommander un jeune auteur...



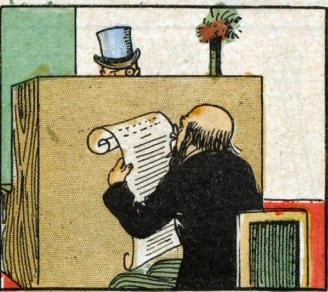
... qui viendra se présenter et lui lire une pièce en cinq actes et en vers. Le directeur se demande comment il pourra bien satisfaire la duchesse, sans cependant être trop dérangé.



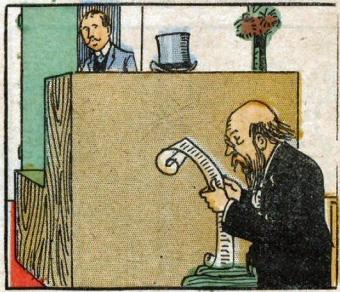
Il cherchait un moyen, lorsqu'on sonna à la porte d'entrée et le jeune auteur fit son apparition, tenant ses manuscrits sous le bras.



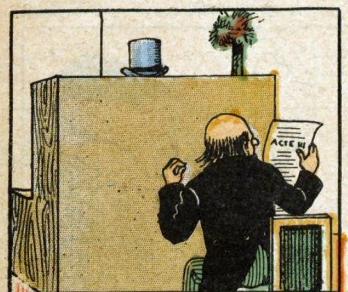
Le directeur le reçoit d'une façon charmante et le fait asseoir en le priant de vouloir bien commencer la lecture de sa pièce.



Sans se faire mordre davantage, Poivresel, c'est le nom du jeune poète, s'empresse de satisfaire l'aimable directeur...



... et commence le premier acte. « En voilà pour trois bonnes heures et même plus, se dit le directeur. Disposons notre bureau...



... de façon que le poète se figure que je suis là. C'est le seul point important. » Poivresel, en effet, ne se doute de rien et continue sa lecture avec force gestes...



... pendant que le directeur va faire quelques courses urgentes en empruntant un autre chapeau.



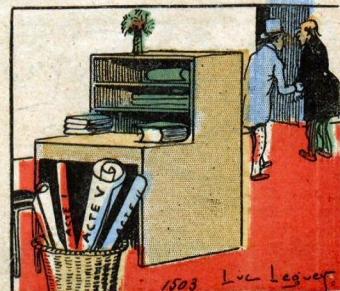
Au bout de trois heures et demie, le directeur revient sans faire de bruit, alors que la lecture du cinquième acte est sur le point d'être terminée.



Il range ses volumes, remet son chapeau sur sa tête et reprend sa place comme si de rien n'était.



Puis, il applaudit, félicite le jeune auteur, s'estime très heureux d'avoir écouté un pareil chef-d'œuvre et reconduit jusqu'à la porte Poivresel absolument ravi.



« Soyez tranquille, dit-il au poète, votre pièce viendra à son heure, je garde votre manuscrit ; je viens, du reste, de le placer en lieu sûr. » Le lieu sûr, c'était le corbeille à papiers. Il est probable que la pièce de ce pauvre Poivresel ne verra jamais le feu de la rampe.

Le Gérant: AUGUSTE LAURENT.

Dessins, simplifiés, un peu stylisés, mais nous y trouvons de véritables images, et nous y trouvons de véritables histoires.

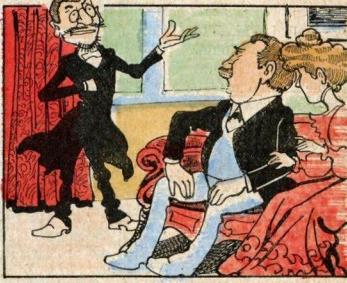
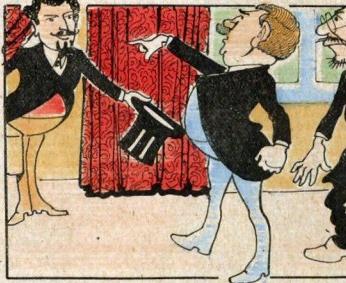
LE COMMIS VOYAGEUR (Fin)



Il s'approche de Bagout et, d'un ton insolent, lui dit : « — Mon ami, quel est votre métier ? — Voyageur pour maisons d'articles les plus divers et pour vous servir. — Eh bien, mon ami, restez placier, offrez vos marchandises et ne cherchez pas à faire autre chose, de l'esprit, par exemple, ça ne vous va pas.

— Bien, dit Marius, vous avez raison. Je me contenterai d'offrir mes échantillons. Je suis représentant d'une grande maison de coiffures qui fait les perruques à ravin. J'espère avoir en vous un excellent client, » M. Pintade, furieux, craignant qu'on ne devinât qu'il en avait une, s'efforça de sourire.

Marius continua avec la volubilité propre à son métier. « — Je suis également placier pour dentiste, nous faisons des râteliers qui ne laissent pas voir les crochets d'or lorsqu'on sourit. » Pintade ferma la bouche. La colère commençait à le saisir. Il montra son pied...



... et cria, courroucé. « — Vous voyez ce pied ? — Eh oui, il est d'une jolie taille, en effet, nous faisons également la chaussure, je regrette, par exemple, de n'avoir pas cet article, ma maison ne fait pas le sabot d'âne. » — Cette fois, c'en était trop. Le pauvre Pintade, penaud, ne sut quoi répondre. M. Négoce vint à son secours et furieux...

... cria : « — Monsieur Bagout, vous entendez, je vous flanque à la porte. — Ces échantillons sont insuffisants ! Bien, je vais en chercher d'autres. — Vous entendez, ma porte, vous est à jamais fermée. — Ça ne fait rien, je rentrerai par la fenêtre. »

Quand il fut parti, Pintade comprit qu'il lui fallait se rehausser dans l'esprit de ses hôtes.

« — Vous avez vu comme je l'ai fait sauver, dit-il. Il était temps que je vinse. Cet homme abusait vraiment de votre faiblesse de vieillard. » Mlle Germaine dit alors tout bas à son père. « — Dis donc, papa, c'est toi qui as agi. Il t'appelle vieillard, tu n'as ni perruque, ni fausses dents, en tout cas. — C'est vrai, » pensa M. Négoce, froissé.



Soudain, un cri terrible retentit. C'était une espèce de rugissement bizarre. M. Négoce pâlit. « — N'ayez crainte, dit Pintade en tremblant, je suis là. » Le cri recommença puis, soudain, dans l'entre-bâillement de la portière une tête de tigre apparut, sinistre et menaçante.

M. Négoce s'enfuit en criant au secours. Mlle Germaine aurait voulu en faire autant. Pintade, glacé de terreur, ne pouvait plus bouger. Il se cramponna à sa fiancée et se cacha derrière elle. Le tigre, étonné, s'arrêta puis, s'avanza de nouveau. Mlle Germaine poussa un cri.

A ce moment, un jeune homme courut. C'était Edmond qui, mis au courant par son patron, s'était élancé. Apercevant le danger, il prit une chaise, se dirigea droit vers l'animal et s'apprêta au combat. A ce moment, une voix gouguardoise s'écria : « — Attention ! vous allez l'abîmer. »



Et Bagout s'avança : « — Je vous apporte cet échantillon de tapis, excellente qualité, peau véritable. » A cette voix, Pintade s'était remis.

« Quoi, dit-il, c'est encore cet intrus. » Et il s'élança vers le commis voyageur. « — Attention, dit esclu-ci, la grosse bête va vous manger. » Tous les assistants ne purent retenir un formidable éclat de rire.

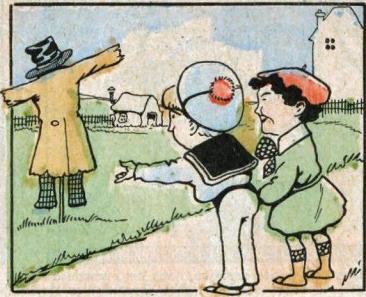
Pintade comprit qu'il était à jamais ridicule et se sauva sans demander son reste. Mlle Germaine et Edmond étaient, l'un devant l'autre, rouges, sans oser se regarder. « — Ne comprenez-vous pas, dit Marius à M. Négoce, que ces deux enfants s'aiment. Votre fille aurait, je crois, un excellent protecteur et vous un gendre sur lequel vous pourriez compter. »

Et, sans plus de façon, il demanda la main de Mlle Germaine pour Edmond. Comment résister à Marius ? M. Négoce l'accorda. Et comme les deux fiancés remerciaient le voyageur. « — Les affaires ayant tout, dit-il, je suis placier pour robes de mariées, cadeaux de noées, bijoux, etc. Pensez à moi ! Mais je vais rater mon train. » Et il se sauva, attendri plus qu'il ne voulait le paraître.

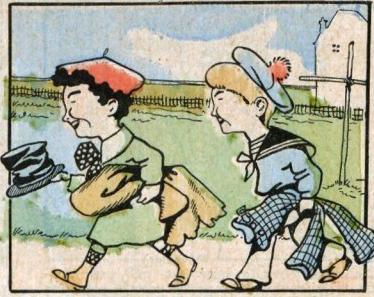
UNE MAUVAISE FARCE



Jack et Bob ne se plaisaient qu'à faire des farces. Cependant, un jour, ils en firent une qui leur occasionna de tels désagréments qu'ils furent bien de se tenir tranquilles à l'avenir.



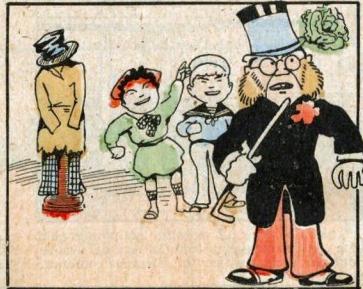
Dans un enclos proche des fortifications, ils remarquèrent un épouvantail à moineau vêtu de vieux vêtements.



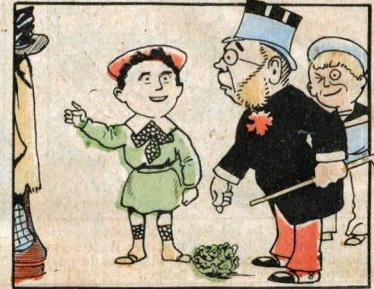
Prenons ce costume, dirent les gamins, nous pourrons nous déguiser, car il est grotesque et nous nous amuserons bien. Ils l'emportèrent donc.



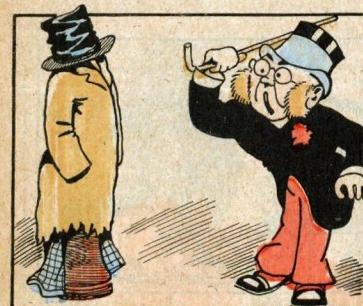
Arrivés au coin d'une rue avec leur larcin sous le bras, ils virent un avertisseur d'inondation. Bob eut aussitôt l'idée d'en habiller l'appareil qu'on aurait pris pour un vrai personnage.



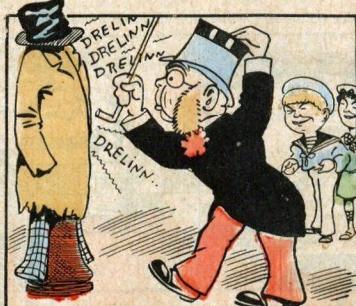
Soudain, un vieux monsieur très myope et sourd vint à passer. Jack prit un cœur de laitue qui se trouvait là et le lança sur le vieillard.



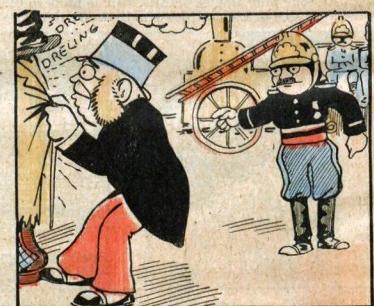
Celui-ci, furieux se retourna : « — Qui m'a lancé ce détritus ? — C'est lui, » firent les enfants en montrant le mannequin. Aussitôt, le vieillard s'approcha.



« — C'est vous, misérable, coquin, bandit, qui m'avez lancé cette saleté... hein ? Répondez donc... non, vous vous obstinez, tenez... » et il lui flanqua un coup de canne.



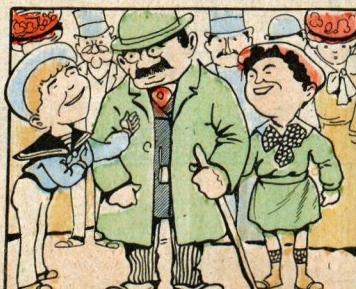
Par malheur, il cassa la glace de l'avertisseur qui se mit à carillonner, tel un réveille-matin. Le vieux monsieur tempêtait toujours, criant et hurlant, n'entendant rien.



Peu après, les pompiers arrivèrent et, voyant le vieillard aux prises avec l'avertisseur recouvert de haillons, ils le prirent pour un fou.



« — Il faut le doucher, s'écria le capitaine des pompiers, c'est un fou. » Et les pompes, mises en batterie, inondèrent le malheureux vieillard qui se défendit de son mieux.



Pendant ce temps, Bob et Jack riaient aux larmes, expliquant comment l'histoire était arrivée et se vantant d'être les auteurs de cette amusante aventure. Mais le malheur voulut que le monsieur auquel ils faisaient leurs confidences, était un agent de la sûreté.



Aussi celui-ci s'empessa-t-il de conduire les deux petits farceurs au commissariat de police. Après avoir été véritablement réprimandés, ils durent, sur leurs économies, rembourser les dégâts du vieillard qui avaient été inondés et payer les frais de déplacement des pompiers. Et c'est en pleurant à chaudes larmes qu'ils rentrèrent chez eux.

Le Gérant: AUGUSTE LAURENT.